

— Jamais de la vie, ma fille ! On ne sait pas ce qui peut arriver... On retrouvera peut-être le testament... Si ça arrivait et que nous n'ayons plus la médaille, vois-tu d'ici le nez que nous ferions ? Non, mais le vois-tu ce nez ? Ça n'est point gênant à ton cou... Garde-la donc avec un soin minutieux ! Moi, je mourrais de faim à côté ! Est-ce que je n'ai pas raison, monsieur Fabien ?...

— Vous avez parfaitement raison... répliqua le jeune homme. On regrette souvent d'avoir manqué de prudence, jamais d'en avoir eu trop.

— Nom d'un barbillon !... grommela La Fouine, en roulant une cigarette, tout de même, c'est n'avoir pas de chance !

Si nous sommes ruinés avant d'avoir été riches, ça n'est pas le cas d'oublier le travail, dit Virginie à Amédée. Va-t'en donc où tu as à faire... moi je vais payer ici, et je t'attendrai en me brodant un col... j'ai apporté tout ce qu'il me faut...

La Fouine intervint.

— Vous savez que je paye moitié, fit-il.

— Vous vous souvenez, j'espère, que vous avez promis de me conduire près de mon ami Paul Fromental ? demanda Fabien.

— Ça sera l'affaire de trois secondes... justement voilà le patron... On va régler la douloureuse, et nous filerons...

Les comptes furent bientôt terminés et Amédée partit pour le *Petit-Castel*, tandis que la Fouine faisait monter en bateau Fabien de Chatelux et le menait rejoindre Paul dont les yeux ne cessaient d'interroger la berge où il comptait voir apparaître l'enchanteresse de la veille.

Certes, l'arrivée de Fabien lui causa une joie très grande, mais à cette joie se mêlait une contrariété tout aussi grande. Il n'était plus seul.

Il allait falloir s'occuper de son ami, par conséquent renoncer pour ce jour-là à toute espérance d'entrevue avec la *Fée aux saules*...

Paul aimait tendrement Fabien, nous le savons, mais l'amitié devient un sentiment bien pâle quand elle se trouve en parallèle avec l'amour naissant.

Bref, tout heureux qu'il fût de serrer la main du jeune comte, le fils de Raymond aurait préféré de beaucoup la lui serrer dans un autre moment.

Sous la tonnelle du restaurant de l'île, Marthe était devenue tellement rêveuse qu'il fallait que Jacques Lagarde fût singulièrement préoccupé lui-même pour ne pas s'en apercevoir.

Elle aussi trouvait étrange ce hasard qui la mettait en présence de trois des enfants nés le même jour qu'elle, et comme elle inscrivait sur ce testament qui venait de disparaître, emportant avec lui les espérances de fortune des futurs héritiers.

Mais ce n'était point de là que venait sa préoccupation la plus vive.

Elle pensait au jeune homme qu'elle avait entendu nommer Paul Fromental, et elle aurait voulu savoir si ce jeune homme était pas celui de la veille.

Pour s'en assurer il lui aurait suffi de quitter l'île, de hâter le pas, de regagner le parc du *Petit-Castel*, de se diriger vers le groupe des grands marronniers sous lesquels elle s'était assise le jour précédent et de voir de là qui Fabien de Chatelux et le pêcheur La Fouine allaient rejoindre.

Malheureusement c'était impossible.

Le docteur Thompson se trouvait près d'elle, et elle ne pouvait lui demander de hâter sa rentrée.

Jacques Lagarde se disait tout bas :

— Pauvres héritiers déçus, ce qui peut vous arriver de plus douloureux c'est que le TESTAMENT ROUGE tombe entre mes mains car alors je toucherai tranquillement vos parts d'héritage en vous laissant en paix... Mais, si le TESTAMENT ROUGE s'échappe, il me faudra vos médailles, et alors, tant pis pour vous !

Un quart d'heure plus tard, les désirs de Marthe furent satisfaits.

Le pseudo-Thompson paya l'addition du déjeuner et reprit avec la jeune fille le chemin du *Petit-Castel* où l'entrepreneur

des travaux venait d'arriver et donnait ses instructions à Amédée Duvernay, l'ouvrier tapissier.

Une fois la grille franchie, Marthe avait quitté le docteur.

D'un pas rapide, elle traversa le parc en miniature, suivant les allées verdoyantes qui circulaient au milieu des massifs, et gagna la berge donnant sur le grand bras de la Marne espérant y trouver la solution de l'énigme qui la préoccupait.

Espérance vaine !

Aucun bateau n'était amarré sous les saules, le long de cette berge, et l'embarcation de Jules Boulenois, dit La Fouine, ne se trouvait point en vue.

L'orpheline éprouva une déception violente et revint tristement à la villa.

Le soir, Jacques retournait à Paris, emportant la certitude que dans deux jours tout serait terminé au *Petit-Castel*.

Deux jours plus tard, également, l'installation serait complète à l'hôtel de la rue de Miromesnil, et rien ne s'opposerait au retour de Marthe.

Fabien de Chatelux était venu à Port-Créteil avec l'intention de passer quelques jours auprès de Paul, ce dont Madeleine était enchantée mais ce dont Paul ne s'accommodait guère.

L'amour est, de son essence, prodigieusement égoïste. Il amoindrit autour de lui les autres sentiments, quand il ne les supprime pas de façon complète.

Or l'amour avait fait son entrée triomphale dans le cœur du fils de Raymond et le jeune homme pensait, non sans raison, que la présence de son ami entraverait de la façon la plus gênante ses allées et venues et l'empêcherait de chercher la *Fée aux saules*, puisqu'il ne voulait pas livrer son secret à Fabien.

Le mal étant sans remède, il fallait prendre son parti et ne rien laisser voir de sa contrariété.

Une partie de pêche avait été projetée pour le lendemain. Jules Boulenois devait en avoir la direction.

Il promettait aux deux jeunes gens, non pas une friture, mais une matelotte de la plus haute *respectabilité*.

Tandis que ces petits incidents se succédaient à Port-Créteil, Raymond Fromental, avec l'aide des collaborateurs choisis par lui, continuait à rechercher les auteurs des vols commis dans les bibliothèques, mais ses recherches n'aboutissaient point.

On ne relevait pas un indice ; on ne découvrait aucune trace.

Et Dieu sait, cependant, si Raymond se donnait du mal...

Il lui était permis d'espérer, nous le savons, qu'après un succès obtenu dans cette ténébreuse affaire, la requête qu'il se proposait d'adresser au ministère de la justice serait chaudement apostillée et aurait chance d'être accueillie.

Eperonné par cette espérance, le pauvre homme se multipliait et ne s'accordait pas une minute de repos.

Tous les bibliophiles, les libraires, les marchands de livres d'occasion, les bouquinistes, recevaient successivement sa visite.

Mais il avait beau questionner adroitement, tendre des pièges inédits, il n'était pas plus avancé que le premier jour.

Hâtons-nous d'ajouter que ces déceptions successives ne le décourageaient pas.

Un matin, d'ailleurs complètement méconnaissable sous un déguisement de riche Anglais, il se rendit chez un marchand, dont on venait de lui donner l'adresse, qui s'était fait une spécialité de la recherche et du commerce des livres rares.

Ce marchand, que l'on nommait Duchemin, demeurait rue Dauphine et occupait tout le premier étage d'une vaste maison.

Arrivé à cet étage, en face d'une porte sur laquelle se lisait le nom du commerçant, Raymond sonna, et au commis qui vint lui ouvrir demanda avec un accent britannique que nous nous abstiendrions de reproduire par l'orthographe :

— Monsieur Duchemin, if you please ?

— C'est ici.

— Est-il chez lui ?